

de respirer de la *vapeur de teinture d'iode*. Vous achetez une once de cette teinture et vous respirez à plusieurs reprises. Faites en sorte qu'il n'y ait pas de teinture sur le bord de la fiole.

On dit que les personnes lymphatiques sont plus sujettes au rhume de cerveau que les autres. Résignez-vous, lymphatiques !

Ce qu'il y a de mieux, c'est d'éviter le rhume de cerveau ! La cause la plus ordinaire de cette inflammation de la membrane muqueuse des fosses nasales, c'est « la suppression subite de la transpiration de la peau à la suite d'une impression de froid à la tête ou aux pieds » ; agissons en conséquence et nous porterons un coup mortel à la maligne influence des rhumes de cerveau !

L'abbé SIMON LONERGAN

13 novembre 1885.

A deux heures cette après-midi, je m'approchais d'une fosse large ouverte ; on y déposait le corps d'un ami. Qu'elle est froide et sombre la dernière demeure ! J'ai tort de parler ainsi puisque la tombe est un lieu de sûreté et un abri sacré pour la dépouille du chrétien.

Un ami de moins ! une tombe de plus ! La vie est pleine de ces contrastes.

Ce petit coin de terre qui ne me disait rien tout à l'heure est devenu cher à mon cœur. Ce qu'on ne peut donner à l'être aimé se déverse sur tout ce qui le touche, sur tout ce qui le rend comme visible à nos yeux.

*
* *

S. P. Lonergan, naquit à Ste-Thérèse en 1849. Il fit de fortes études au petit Séminaire de Ste-Thérèse. Ordonné prêtre en 1871, il enseigna la philosophie pendant cinq ans, avec Tongiorgi pour texte. En 1876, il partait pour Rome où il prenait successivement ses degrés de docteur en philosophie et de licencié en droit canon. Il veut approfondir aussi la théologie ; mais la maladie s'empara de lui à la suite d'une trop grande application à l'étude. Il revint au pays, se repose à Montréal chez son frère M. James Lonergan, curé de Ste-Brigide, se rétablit et devient en 1882 curé de Notre-Dame du Bon Conseil, à Montréal. Le 11 novembre 1885, la ville et le diocèse de Montréal apprennent avec surprise la mort du Curé de Ste-Marie, il avait succombé après quelques jours seulement à une violente attaque de fièvre typhoïde.

*
* *

Des circonstances heureuses m'avaient procuré l'avantage de me trouver dans la ville éternelle en même temps que M. Lonergan et M. Bruchési. Suivant les cours de la même institution, habitués du même hôtel, passant ensemble les vacances à Grottamare et à Maccrata, j'eus l'occasion de faire ample connaissance avec M. Lonergan et de m'attacher à lui comme toute âme au loin s'attache à l'âme d'un enfant du pays.

*
* *

J'ai trouvé toujours en M. Lonergan un homme supérieurement doué, un vrai prêtre, un patriote également attaché à sa patrie irlandaise et à sa patrie canadienne, un ami passionné de l'Eglise et de la vérité.

Les RR PP. Caretti, Palmieri et Ballerini, alors professeurs au Collège Romain reconnurent en M. Lonergan une intelligence d'élite. L'illustre P. Caretti, surtout, considérait moins en lui un disciple qu'un ami. Aussi les succès de M. Lonergan furent-ils des plus brillants.

Sa conversation roulait le plus souvent sur les questions les plus difficiles de la théologie et de la philosophie. Il était également au fait du pour et du contre. Thomiste modéré, il conserva toujours un grand respect pour Tongiorgi qui avait été son premier maître au Canada.

En matière d'éducation, il voulait à tout prix et avec raison de fortes études classiques, un cours complet avec force accompagnement de grec et de latin. Il savait en effet qu'il devait partie de ses succès à cette grande et puissante gymnastique intellectuelle qui seule féconde et soutient le talent.

Il attachait une très grande importance à l'argumentation philosophique. Il eût voulu voir cet exercice pratiqué dans tous les collèges du Canada. Lorsqu'il allait au petit Séminaire de Ste-Thérèse, il visitait les philosophes en classe même, attaquait les thèses qu'ils venaient d'étudier, les exerçait à la joute syllogistique.

Il parlait le latin avec une facilité surprenante même sur les sujets non scientifiques.

Partout où il passait, il savait se faire des amis et des admirateurs. L'évêque de Ripa, de passage à Grottamare (sur l'Adriatique), nous invite à l'aller voir. Nous trouvons auprès de l'évêque des hommes distingués : Galanti, littérateur et philosophe, Paielli, auteur du *De Romano primatu prioribus tribus Ecclesiae saeculis*. Paielli parle de la vaste érudition de Perrone ; Liberatore fait ensuite le sujet de la conversation, Galanti lance quelques mots, la discussion s'élève ; Galanti était par trop anti-thomiste. Cette discussion révèle à ces Messieurs la science de notre ami. Galanti lui passe les lettres qu'il a publiées sur Dante et veut avoir son appréciation ; il l'embrasse au départ ; Paielli s'empresse à son tour de nous faire cadeau de son ouvrage.

M. Lonergan joignait la gaieté à l'esprit sérieux. M. Bruchési qui inventait les tours pour rire était toujours certain de trouver en notre